

TERRIBLES CHATIMENTS
DES
RÉVOLUTIONNAIRES

ENNEMIS DE L'ÉGLISE

DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1879

PAR LE R. P. HUGUET

SIXIÈME ÉDITION

Considérablement augmentée

Avec une Lettre de Monseigneur Mercurelli

Secrétaire de S. S. Pie IX pour les Lettres latines

Leur condamnation résolue il y a longtemps
s'avance à grands pas et la main qui doit les
perdre n'est pas endormie.

(1^{re} Epître de saint Pierre, ch. II, v. 3.)



LIBRAIRIE DE PERISSE FRÈRES

Nouvelle Maison à PARIS, 38, rue Saint-Sulpice

BOURGUET-CALAS SUCCESEUR

1883

Tous droits réservés.

CHATIMENTS

DES RÉVOLUTIONNAIRES.

LIVRE PREMIER.

La grande Révolution de 1789 à 1800.

Il faut des châtimens dont l'univers frémit.

L. RACINE.

CHAPITRE PREMIER.

LES CORYPHÉES DE LA RÉVOLUTION.

On vit, à la fin du dix-huitième siècle, une époque lamentable commencer pour l'Eglise. Les désordres de Louis XIV et de Louis XV avaient singulièrement affaibli le sens moral.

Le gallicanisme avait presque séparé le clergé français de Rome, *la mère et la maîtresse de toutes les Eglises* ; le jansénisme, avec sa fausse morale et sa sévérité exagérée, avait desséché les cœurs. Les courtisanes en faveur introduisirent les philosophes à la cour, et les livres les plus hostiles au catholicisme se multiplièrent d'une manière effrayante.

C'est alors que se développa une société secrète dont l'action sur la Révolution ne saurait être contestée. Qu'elle descende ou non des Templiers, et qu'elle ait eu d'abord pour objet ou non de venger la destruction de ces religieux sur les papes et sur les rois, il est certain que la secte connue sous le nom de *franc-maçonnerie*, parce que ses membres prennent le titre de *maçons*, et qu'ils tirent leurs symboles et leur langage des termes de l'architecture, Dieu étant le grand architecte de l'univers, le monde étant le temple, etc., il est certain, disons-nous, que cette secte est ennemie de toute subordination entre les hommes et de toute religion positive. La franc-maçonnerie veut établir une république universelle, avec la devise : *Liberté, égalité, fraternité*; et, se contentant d'un pur déisme qui n'engage à rien, elle ne connaît qu'une prétendue religion de la nature, dont il serait difficile de préciser les dogmes. Ainsi elle veut renverser à la fois le trône et l'autel, l'autorité religieuse et l'autorité civile; elle procède de l'incrédulité et aboutit à la négation de toute société. On l'a vue à l'œuvre : au nom de la liberté, elle établit le régime de la terreur; au nom de l'égalité, elle fit tomber des milliers de têtes; au nom de la fraternité, elle déclara la guerre à tous les peuples et fit des milliers de victimes. Tous les grands révolutionnaires de 1789 étaient francs-maçons; les principales formules des révolutionnaires étaient empruntées au jargon maçonnique, et quand la Révolution triompha, on entendit tous les francs-maçons se glorifier d'avoir travaillé au *grand œuvre* qui venait de s'accomplir.

L'Eglise vit le danger de cette société secrète dès le commencement, et elle la poursuivit de ses anathèmes.

Les princes furent moins clairvoyants. Plusieurs, séduits par les louanges données à leur intelligence et à leur philanthropie, ou par l'appât d'un pouvoir qu'on faisait miroiter à leurs yeux, s'affilièrent à la franc-maçonnerie et en

reçurent des grades assez élevés. Mais les chefs secrets et réels de la secte ne se servaient d'eux que pour mieux masquer leur but et pour démolir plus sûrement le pouvoir, en excitant les convoitises de leur ambition. En France, on vit un prince du sang, le duc d'Orléans, devenir *Grand-Orient*, c'est-à-dire chef de la franc-maçonnerie française ¹.

La Révolution serait bientôt vaincue si elle n'avait pas de secrets partisans dans ceux-là précisément qu'elle veut détruire, si elle ne séduisait pas ceux-là mêmes qui s'en croient les plus résolus adversaires. La Révolution est l'ennemie née de l'Eglise catholique; et il y a des enfants de l'Eglise catholique qui admettent sa devise et qui en regardent l'adoption comme un progrès désirable. La Révolution est l'ennemie née des trônes et de tout ce qui représente l'autorité, et c'est sur les trônes qu'elle trouve des complices intéressés ou séduits ²... séduits pour la plupart, nous en sommes persuadé, car la séduction seule peut expliquer un tel aveuglement. La Révolution est aussi l'ennemie de la famille, et il y a des pères de famille qui s'en font les auxi-

¹ *L'Histoire contemporaine*, par Chantrel.

² En 1784, Gustave III, roi de Suède, était à la cour de France. On ne négligea rien pour lui faire un bon accueil. Le roi assista trois fois, à la Comédie française, au *Mariage de Figaro*, l'œuvre audacieuse de Beaumarchais. En parlant de cette pièce, Gustave III la trouvait « fort réjouissante, mais un peu sale, et plus insolente qu'indécente. »

Et toute la noblesse parisienne allait l'entendre, elle allait applaudir des scènes d'un cynisme révoltant, dont la portée politique était exclusivement dirigée contre elle et contre les institutions politiques qu'elle paraissait défendre. On était attaqué de tout côté, par tous les moyens, et l'on allait rire au spectacle en attendant, ce qui était la conséquence légitime, l'émigration, la prison ou l'échafaud.

Jamais nation ne s'est montrée plus inconséquente et plus frivole à la veille des catastrophes. Pouvons-nous dire que nous sommes corrigés ?

liaires, en n'éloignant pas de leurs enfants la contagion de ces mortelles doctrines, dont leur faiblesse ou leur aveuglement multiplie chaque jour les victimes.

S'il n'en était pas ainsi, les révolutions seraient impossibles; Dieu permet ces inexplicables séductions pour punir les peuples et les rois qui veulent compter avec l'Eglise, choisir dans les doctrines qu'elle enseigne, et qui se croient plus sages qu'elle en suivant leur raison, au lieu de se soumettre à la raison divine qui se révèle par son organe.

UNE PIÈCE IMPORTANTE.

Dans une brochure publiée en 1877, par M. L. Pagès, nous trouvons, parmi les pièces justificatives, la lettre suivante, adressée par S. E. le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, à un personnage éminent :

Besançon, 7 avril 1876.

« Je suis à m'interroger péniblement, et à savoir comment il se fait que les puissants de ce siècle, ne regardant pas même autour d'eux et si près d'eux ce qui les mine et qui les ronge, en attendant leur renversement complet. Je suis très-persuadé que la plupart des grands et sinistres évènements de nos jours ont été préparés et consommés par la franc-maçonnerie. Il y a, dans nos pays, un détail que je puis vous donner comme certain. Il y eut à Francfort, en 1786, une assemblée de francs-maçons, où furent convoqués deux hommes considérables de Besançon qui faisaient partie de cette société : M. de Raymond, inspecteur des postes, et M. Maire de Bouligney, président du Parlement.

• Dans cette réunion, le meurtre du roi de Suède et celui de Louis XVI fut résolu. MM. de Raymond et de Bouligney revinrent consternés, en se promettant de ne jamais remettre les pieds dans une loge et de se garder le secret.

Le dernier survivant l'a dit à M. Bourgon, président de chambre honoraire à la Cour; il est mort à près de quatre-vingt-dix ans, possédant toutes ses facultés. Vous avez pu en entendre parler, car il a laissé une grande réputation de probité, de droiture et de fermeté parmi nous. Je l'ai beaucoup connu, et pendant bien longtemps, car je suis à Besançon depuis quarante-deux ans, et il est mort assez récemment. Il a raconté souvent le fait, et à moi et à d'autres. Vous voyez que la secte sait, à l'avance, monter ses coups. C'est là, en deux mots, son histoire.

• Veuillez agréer, etc.

• † CÉSARE,

• Card. arch. de Besançon. •

Un livre intéressant qui vient de paraître et qui renferme la correspondance de Marie-Antoinette depuis son mariage avec le Dauphin (qui devait être Louis XVI) jusqu'en 1792, contient à ce sujet d'effrayantes révélations. Qui a plus fortement voulu que Louis XVI le bien de son peuple, et qui a, plus que Marie-Antoinette, cherché à seconder le roi dans ses généreux efforts? Mais quand on voit les fausses maximes qui avaient cours dans cette maison royale, si malheureuse et si digne de compassion, comme tout s'explique! Marie-Antoinette, la fille de Marie-Thérèse, n'estimait-elle pas son frère Joseph II comme l'un des plus profonds politiques de son époque? Ne regardait-elle pas le ministre Kaunitz comme l'un des meilleurs serviteurs de l'empire d'Autriche? N'était-elle pas aveuglée au point d'écrire, le 26 février 1781, à sa sœur Marie-Christine :

• Je crois que vous vous frappez beaucoup trop de la franc-maçonnerie pour ce qui concerne la France. On aurait raison de s'en alarmer si c'était une société secrète de politique. L'art du gouvernement est, au contraire, de la

laisser s'étendre, et ce n'est plus que ce que c'est en réalité, une société de bienfaisance et de plaisir. Ce n'est nullement une société d'athées déclarés, puisque, m'a-t-on dit, Dieu y est dans toutes les bouches. On y fait beaucoup de charités, on élève les enfants des membres pauvres ou déçédés, on marie leurs filles ; il n'y a pas de mal à tout cela. Ces jours derniers, la princesse de Lamballe a été nommée grande-maitresse dans une loge. Je crois que l'on pourrait faire du bien sans tant de cérémonies, mais il faut laisser à chacun sa manière. *Pourvu qu'on fasse le bien, qu'importe !* »

Quand on sait le rôle que jouèrent les francs-maçons dans notre grande Révolution, on ne peut lire cette lettre sans un serrement de cœur. Qu'est devenue cette princesse de Lamballe, amie intime de Marie-Antoinette, nommée grande-maitresse d'une loge maçonnique ? Comment ces gens, qui prétendaient faire le bien et qui faisaient tant de charités, ont-ils traité Marie-Antoinette. C'a toujours été l'adresse de la franc-maçonnerie de se donner les dehors d'une association de plaisirs et de bienfaisance ; en 1781, comme en 1863, ses adeptes se masquaient ainsi ; la leçon de 1789 sera-t-elle perdue ? *Pourvu qu'on fasse le bien, qu'importe !* Il paraît cependant que le bien fait en vue de bouleversements politiques ne vaut pas le bien fait en vue de Dieu. Et quel bien que celui qui ne s'occupe du corps que pour pervertir l'âme ? En 1781, on riait des avertissements de l'Eglise, qui avait anathématisé les francs-maçons ; une reine digne de tous les respects ne voyait aucun danger dans une pareille société, une princesse se faisait affilier aux loges ! Comment la Révolution n'aurait-elle pas été victorieuse ? La correspondance de Marie-Antoinette renferme des leçons de plus d'un genre ; elle fait aimer et estimer cette reine infortunée ; elle explique aussi ses malheurs, résultats de fautes dont la responsabilité, sans

l'engagement solennel *de se faire mettre en pièces plutôt que de se laisser mettre la couronne sur la tête ...*, abandonnait un enfant, un fils de France, dont on le faisait le tuteur, dont on lui confiait la couronne, lui prenait cette couronne et son trône, et le condamnait à passer quarante années de sa vie en exil sur la terre étrangère !

On comprend que M. le duc d'Aumale ne puisse vivre en paix qu'à l'ombre du drapeau tricolore :

C'est sous la protection de ce drapeau que résidait en France un vieillard, un Condé, qui fut trouvé mort à Saint-Leu, le matin même du jour où il voulait aller rejoindre en exil les princes de sa race, pour se faire pardonner sans doute sa faiblesse d'avoir dépouillé de sa royale fortune, au profit d'un autre, l'héritier de saint Louis et d'Henri IV !

Mais la France qui, avec le drapeau tricolore, a perdu deux de ses plus belles provinces et a été obligée de payer cinq milliards, la France, épuisée par les divisions que ce drapeau a jetées dans son sein, trouvera-t-elle, avec M. le duc d'Aumale que l'étendard de la Révolution lui apporte dans ses plis, le repos, la fortune et la gloire, et ne dira-t-elle pas bientôt à ce Valois révolutionnaire :

« Prince ! réfléchissez quand il en est temps encore, au lieu d'allumer des feux de Bengale au château des Condés, devenu votre héritage, à l'heure où vous auriez dû vous vêtir de deuil et prier avec l'Eglise et tout un peuple pour les martyrs de la Commune !

» Réfléchissez, et si vous aimez vraiment votre patrie, rangez-vous sous la bannière de Rocroy, de Nordlingen et de Fontenoy, à la suite du fils de saint Louis. »

TABLES DES MATIÈRES.

LETTRE DE M ^{rs} MERCURELLI	v
AVANT-PROPOS	vii
INTRODUCTION	xi

LIVRE. PREMIER.

La grande Révolution, de 1789 à 1800.

CHAPITRE PREMIER. — LES CORYPHÉES DE LA RÉVOLUTION. — Les pionniers de l'impiété. — Jean-Jacques Rousseau. — Jean-Jacques Rousseau met fin à sa vie infâme par le suicide. — Voltaire. — Aveux de Voltaire. — Mort de Voltaire. — Condorcet. — Supplice de Brissot. — Fin misérable de Jean Carra, ennemi de Dieu et des rois. — L'apostat Chabot meurt comme il a vécu. — Marat. — Pétion termine par le suicide sa misérable carrière. — Le sanguinaire Carrier condamné à mort par ses propres complices. — Chaumette, le bourreau des prêtres. — Georges Schneider. — Collot d'Herbois. — Hébert (Jacques-René). — Saint-Just Antoine-Louis-Léon). — Danton (Georges-Jacques). — Fabre d'Eglantine. — Fouquier-Tinville. — Hérault de Séchelles, Jourdan. — Lacroix et Lebon. — Robespierre. — Robespierre le jeune. — Roux. — M^{me} Roland. — Pag. 1 à 73.

CHAPITRE II. — LOUIS XVI ET SES BOURREAUX. — La Convention. — Le 21 janvier. — La Terreur. — Supplice des bourreaux. — Louis-Philippe d'Orléans-Egalité. — Philippe-Egalité assiste à la mort de Louis XVI. — Mort d'Egalité. — Le tour des apostats. — Grégoire (Henri). — Scènes de la Révolution dans le Velay. — Le sermon qui fait tomber la grêle. — Les sans-culottes reçoivent une grêle de balles ayant le verre en main. — Le coup de fusil qui produit l'effet de la foudre au milieu des saccageurs et brûleurs révolutionnaires. — Pag. 74 à 135.

CHAPITRE III. — LES PROFANATEURS D'ÉGLISES ET LES ASSASSINS DES PRÊTRES. — Coup d'œil rétrospectif. — Punitions éclatantes des acquéreurs et des profanateurs des édifices sacrés

en Angleterre. — Châtiments des profanateurs en France. — Punition terrible subie par un révolutionnaire. — Un révolutionnaire châtié dans son enfant. — Relation de l'incendie de la ville de Saint-Claude, en juin 1799. — Triste sort des profanateurs. — Châtiments éclatants. — Telle vie, telle mort. — Le Bon Dieu de Pitié profané par un jacobin. — La vengeance divine. — Une orgie sacrilège. — Extraits des mémoires du temps. — On ne se moque pas de Dieu en vain. — Terrible punition des profanateurs. — Justice et miséricorde. — Scandale sur scandale. — Pag. 136 à 185.

CHAPITRE IV. — CHÂTIMENTS DES OUTRAGES FAITS A MARIE. — Les ennemis de la sainte Vierge. — Punition d'une injure faite à Marie. — Le démon, ministre des vengeances de Dieu. — Révolutionnaires punis. — Punition des profanateurs. — Le Pataud. — Les profanateurs du sanctuaire de Notre-Dame de Rochefort punis. — Punitions exemplaires. — Un maire révolutionnaire. — La punition d'un blasphémateur. — Une scène de la Passion et la justice de Dieu. — Triste sort d'un révolutionnaire de Cagny. — Dieu venge la gloire de saint Joseph. — Notre-Dame de Benoîte-Vaux, diocèse de Verdun. — Punition et miséricorde. — Le Christ de l'église et celui du calvaire de Beuvron. — Malheur des profanateurs de la Croix. — La croix de Merrey-Choiseul (Haute-Marne). — La statue de saint Thibaut, à Clermont, profanée. — Un briseur de Croix. — Pag. 185 à 235.

CHAPITRE V. — CHÂTIMENTS DES OUTRAGES FAITS AUX PRÊTRES. — Le tonnerre, ministre de la justice de Dieu. — Un révolutionnaire mort en blasphémant. — Un bourreau de trente prêtres. — Un démagogue dévoré vivant par les vers. — Mort affreuse d'un impie. — La fille de la Punition. — Assassins des prêtres punis de Dieu. — Pag. 236 à 257.

LIVRE DEUXIÈME.

Lutte des Papes avec la Révolution, de 1797 à 1815.

CHAPITRE PREMIER. — MALHEURS ET CHUTES DES SOUVERAINS PERSÉCUTEURS DE L'ÉGLISE. — Pie VI et Joseph II. — Joseph II malheureux dans toutes ses entreprises. — Pie VI et le Directoire. — Pag. 258 à 273.

CHAPITRE II. — PIE VII ET NAPOLEON BONAPARTE. — Jugement de Chateaubriant sur Napoléon. — Les vertiges de l'ambition. — La bulle d'excommunication. — Enlèvement du Pape.

— Pie VII transféré à Fontainebleau — Les effets de l'excommunication. — Jugement de Chateaubriant sur ce désastre. — Paroles remarquables de M. de Fontanes. — Angoisses de Napoléon à Fontainebleau. — Napoléon tente de se suicider. — Humiliation de Napoléon. — Triomphe du pape. — Sainte-Hélène. — Mort de Napoléon. — Coup d'œil rétrospectif sur la dernière partie du XVIII^e siècle. — Pag. 274 à 348.

LIVRE TROISIÈME.

La Révolution de juillet 1830.

— CHAPITRE PREMIER. — PERSÉCUTION RELIGIEUSE ET IMPIÉTÉ DU NOUVEAU GOUVERNEMENT. — L'église de Sainte-Geneviève profanée. — Sac de Saint-Germain l'Auxerrois. — Pillage et destruction du palais archiépiscopal de Paris. — La justice de Dieu et la vengeance d'un archevêque. — Châtel, primat de l'Eglise française. — Les abatteurs de croix. — Profanation d'une croix punie en ce monde. — Impies frappés de mort. — La peine du talion. — Terribles punitions infligées aux profanateurs des croix. — Un impie mort sur le coup. — Profanation de la croix de Saint-Paul (île de la Réunion) en 1833. — Solennelle réparation en 1865. — Sacrilège puni. — Treize impies morts à l'hôpital. — Pag. 349 à 380.

CHAPITRE II. — CHATIMENTS DES D'ORLÉANS. — Mort du duc d'Orléans. — Le testament du duc d'Orléans. — La croix reparait publiquement dans Paris aux funérailles du duc d'Orléans. — Pag. 381 à 389.

CHAPITRE III. — DERNIÈRES ANNÉES ET CHATIMENTS DE LOUIS-PHILIPPE. — Dernier entretien de Louis-Philippe avec M^r Affre, archevêque de Paris. — Humiliations des d'Orléans. — Quelques injustices en Belgique sous le règne du gendre de Louis-Philippe. — Pag. 390 à 407.

LIVRE QUATRIÈME.

La Révolution en Italie, de 1848 à 1849.

CHAPITRE PREMIER. — LE PIÉMONT RÉVOLUTIONNAIRE. — Invasion piémontaise. — Pag. 408 à 418.

CHAPITRE II. — LES HÉROS DE LA RÉVOLUTION ITALIENNE. — Charles-Albert. — La politique de Charles-Albert. — Persécutions et spoliations de l'Eglise sous Charles-Albert. — Mort

déplorable de Gioberti, le théologien de la révolution italienne. — Pag. 419 à 428.

CHAPITRE III. — ANARCHIE ET CHATIMENTS DE L'ITALIE RÉVOLUTIONNAIRE. — Victor-Emmanuel. — Le comte Cavour. — La politique et la mort de Cavour. — Mort d'Armellini. — La mort de Farini, digne de sa vie abominable. — Cassinis, l'ex-ministre des cultes, met fin à ses jours. — Le comte de Syracuse. — Un ennemi du pape dévoré par son chien. — Punitons exemplaires. — Les coups multipliés de la justice de Dieu. — Terribles punitons des blasphémateurs. — Madones profanées. — Scélérats punis. — Laissez passer la justice de Dieu. — La main de Dieu — Pag. 429 à 472.

CHAPITRE IV. — LE PIÉMONT RÉVOLUTIONNAIRE A ROME. — Châtiments des révolutionnaires à Rome. — Les Garibaldiens à Rome. — Mort de Mazzini. — Le doigt de Dieu. — Pag. 473 à 489.

CHAPITRE V. — LES DERNIERS JOURS DE VICTOR-EMMANUEL. — Pag. 490 à 500.

CHAPITRE VI. — LES MÉCOMPTES DE L'ITALIE UNIFIÉE. — Pag. 501 à 509.

CHAPITRE VII. — LES MAUVAIS JOURS D'HUMBERT ET DE MARGUERITE. — Tentative d'assassinat du prince Humbert. — Pag. 510 à 522.

LIVRE CINQUIÈME.

Louis-Napoléon et les malheurs de la France, de 1870 à 1879.

CHAPITRE PREMIER. — LA QUESTION ROMAINE. — P. 523 à 525.

CHAPITRE II. — LES REPRÉSAILLES DE LA JUSTICE DIVINE. — La justice de Dieu à Sedan. — Un épisode inédit de Sedan. — La mort de Louis-Napoléon. — Pag. 526 à 539.

CHAPITRE III. — LA COMMUNE ET SES HORREURS. — Les théâtres de la révolution détruits par le feu. — Pag. 540 à 546.

CHAPITRE IV. — MORT DÉPLORABLE DE THIERS. — Pag. 547 à 552.

CHAPITRE V. — LA SITUATION EN JANVIER 1879. — Catholicisme ou socialisme. — Pag. 553 à 563.

PIÈCES JUSTIFICATIVES. — P. 564 à 572.